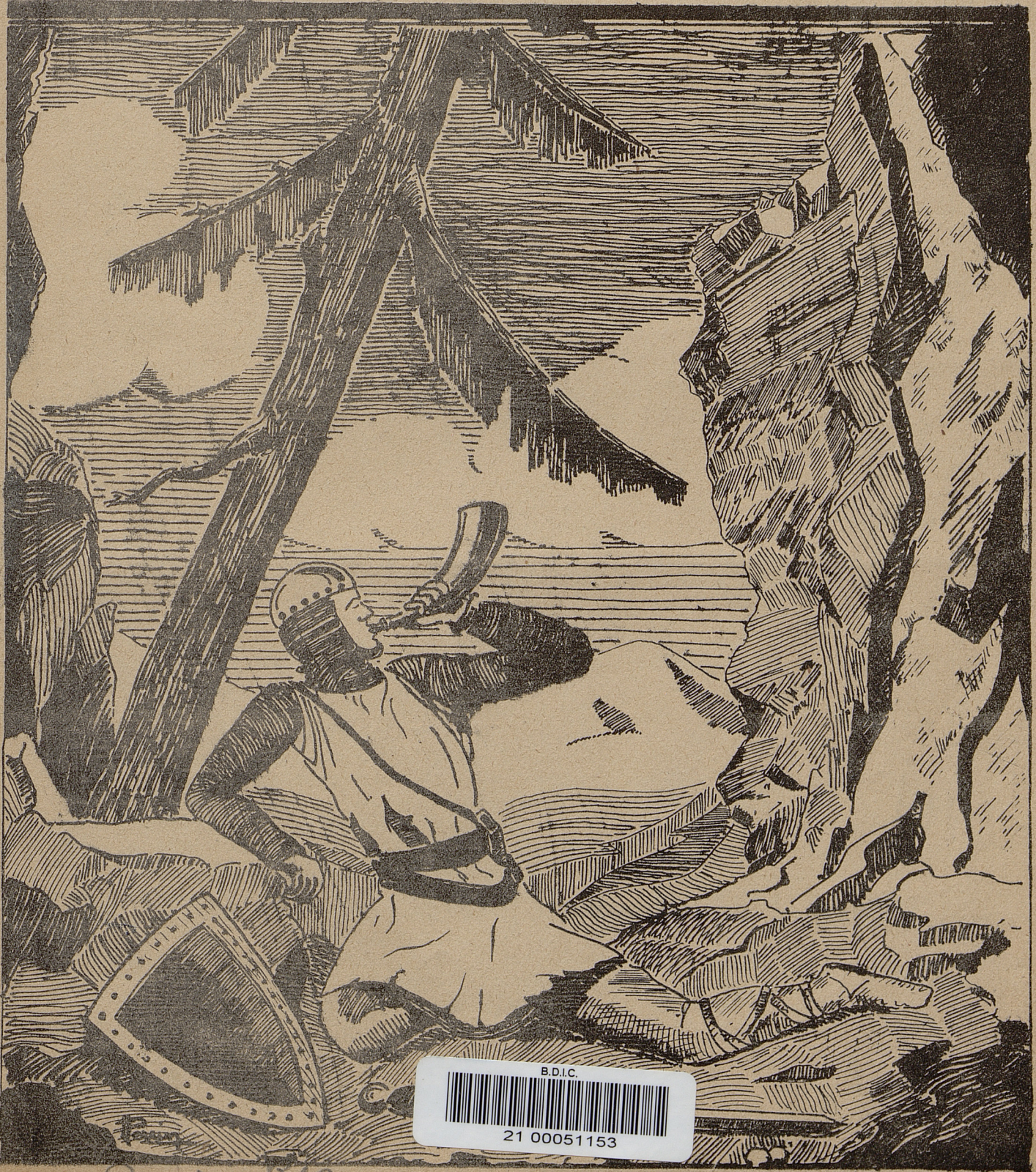


PERIODIQUE
DU TALAG XVIB

4^e ANNEE
AOUT 1944



LE GAI MAT



Lo B1076

Les Chevaliers

L'idéal du baron français du XI^e au XII^e siècle a trouvé son expression dans la Chevalerie, et comme l'imagination des trouvères a fait vivre le type respectivement dans les hommes du IX^e et du X^e siècle, cela fait cinq siècles de chevalerie au seuil de notre histoire.

Même idéalisés par la poésie, les chevaliers ne sont pas des saints. Ils sont cruels, emportés, puerils, encore à moitié barbares; mais le jet spontané de leur âme est de grandeur et de noblesse. Quel beau De Viris ne ferait-on pas en choisissant dans l'épopée le, plu pur de leur foi, de leur patriotisme, de leur bravoure, et pourquoi faut il que nous ignorons nos richesses!

La chevalerie n'est pas seulement chose française; elle est institution de chrétienté. Mais si le Français d'alors est persuadé qu'il n'y a de chevalier accompli que de France, il faut lui pardonner cette vanité qui l'oblige à un plus périlleux héroïsme.

On entre en chevalerie comme on entre en religion après un noviciat sous la tutelle rude de quelque héros chevronné. Une veillée des armes, une nuit de prières et de réflexions prépare l'adoubement, l'entrée en chevalerie, une cérémonie au symbolisme grave, aux incidents durs comme ce coup sur la nuque du gantelet paternel. Il reçoit l'épée insigne de sa dignité, instrument de sa mission. Car on a une mission d'un caractère religieux, comme le marque le rite, le cérémonial, le pontifical, pourrait-on dire, qui contient des mots latins magnifiques dans l'oraison pour le nouvel adoubé: "ut omnia eum gladio suo recta et justa defendat." afin qu'avec son épée, il protège tout droit et toute justice. Quel programme!

Léon Gautier a rassemblé dans une sorte de Décalogue les commandements du chevalier. S'ils ne se trouvent nulle part ramassés sous cette forme on les sent partout sous-jacents dans toute la littérature chevaleresque.

1. Tu croiras suivant la foi de la Sainte Eglise.
2. Tu protégeras l'Eglise de Jésus-Christ.
3. Tu respecteras et défendras toute faiblesse.
4. Tu aimeras le pays où tu es né.
5. Tu ne reculeras jamais devant l'ennemi.
6. Tu feras guerre sans trêve à l'infidèle.
7. Tu serviras loyalement ton suzerain.
8. Tu diras la vérité et tu tiendras parole.
9. Tu seras libéral et feras largesse de ton bien.
10. Tu seras le champion du droit et de la justice.

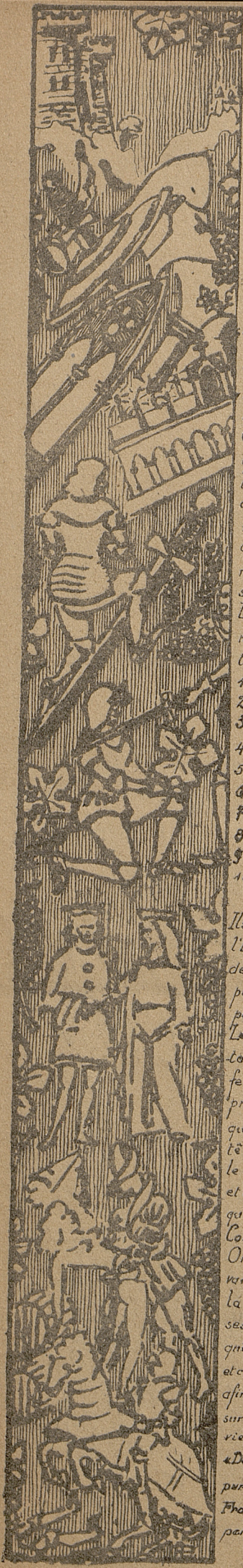
Magnifiques commandements!

Ils exaltent la force comme un absolu, mais il n'y manque pas un certain sens de l'humilité devant l'Eglise et devant le suzerain, un certain sens de la tendresse protectrice devant la faiblesse de la femme, de la veuve et de l'orphelin; et quel rude appel à se détacher de tout égoïsme! Tout pour Dieu, pour l'Eglise, pour la justice! On sait trop qu'après la victoire le chevalier ne s'oublie pas; mais il s'oublie en partant pour la bataille et c'est cela qui fait sa noblesse.

La plus accompli des chevaliers français est Rolland, le neveu de l'Empereur à la barbe fleurie. Héros historique ou légendaire, il domine le Moyen-Age de sa haute stature et tout bachelier aux jours fervents de son noviciat, à l'heure de son adoubement, rêve ou même jure de lui ressembler. Il est preux; et ce mot abrupt désigne à la fois la probité de l'âme, la vaillance intrépide et un je ne sais quoi qui domine la vie et la dépasse. Il séduit par ses défauts car il en a. Il manque de mesure. Lors qu'à la tête de la petite troupe des preux, il se trouve par trahison en face de l'immense armée des infidèles, le bon sens lui conseille de sonner du cor pour que Charlemagne qui passe les monts l'entende et vienne à son secours. Son compagnon, le sage Olivier le lui conseille. Il y refuse. Il ne sera pas dit qu'il a couronné pour des païens et nul ne pourra se permettre de tailler pour sa courardise.

Condannable obstination qui coûte la vie à la fleur de la chevalerie de France. On ne meurt pas sans s'être battu. Rolland ne recule devant personne, tandis que tous reculent devant lui et devant Durandal qui lance des éclairs et frappe des coups miraculeux. Mais à mesure que la mort approche les tendresses de son cœur montent à ses lèvres. Il pleure en voyant étendus à ses pieds ses frères d'armes, et il se lamente sur le sort de la France, de France la Belle, de France la libre, qui va se trouver aujourd'hui appauvrie et dépeuplée. Resté le dernier, déchiré de blessures, il combat encore et ce n'est qu'après avoir vu fuir le dernier des Mauvais qu'il consent à se coucher pour mourir, face à l'Espagne, afin qu'on ne puisse dire qu'il a reculé, à côté de lui son épée, l'épée de son adoubement, qu'il n'a pu briser sur la pierre. Il sonne alors du cor et il peut sonner puisqu'il est vainqueur en somme, il sonne pour que Charles vienne ranger la mort de ses pairs. Et il se prépare à mourir.

«De plusieurs choses a remembrance li priet de douce France... Vostre un de nos talismans. Le chevalier idéal, le plus pur et le plus grand, à la dernière heure sur le champ de bataille, se prend à penser à la douceur de la France pour laquelle il meurt. Il pense aux hommes de son lignage, à l'Empereur qui l'a élevé, et pour ces trois personnes sacrées, sa patrie, sa maison, son roi, il pleure et il prie, puis il expire.





LES HORMONES

SUITE
ET
FIN

Les hormones que nous avons vues jusqu'ici ont une action interne qu'on ne peut pas constater directement. Plus intéressantes encore sont les hormones qui agissent d'une façon visible et tangible pour ainsi dire. Celles-ci apparaissent vraiment comme des sortes d'éléments miraculeux qui peuvent faire naître des organes, en abolir d'autres, déclencher ou annuler telle ou telle fonction.

Quelques exemples. Chez la grenouille, la métamorphose du têtard en grenouille adulte, en particulier la résorption de la queue est déterminée par une hormone. Cette hormone est sécrétée par une glande spéciale à l'époque de la mue.

Si on injecte à un jeune têtard l'hormone ~~de la glande~~ d'un animal plus âgé, on peut provoquer artificiellement la résorption de la queue bien avant l'époque naturelle où le phénomène se produit spontanément. On crée ainsi des grenouilles précoces plus petites que nature.

On arrive donc, au moyen d'une hormone à produire artificiellement un processus naturel qui paraissait jusqu'alors d'une fatalité inéluctable et ininfluçable.

Autre exemple d'action hormonale. Il y a des animaux qui changent de couleur suivant le milieu où ils vivent. Cette réaction de défense qu'on appelle "mimé-

isme" est sous la dépendance d'une hormone. Elle est très remarquable chez certains variétés de tritons. Si on place cet animal-là devant un fond obscur, il devient foncé et prend une couleur presque noire. Si on le dépose sur une feuille de papier blanc, il pâlit au contraire jusqu'à devenir ~~très~~ clair. Le mécanisme de ce changement de couleur est le suivant: l'animal possède dans son épiderme certaines cellules de couleur foncée appelées cellules chromatophores qui, lorsqu'elles sont déployées, ont une forme étalée. Ces cellules ont la faculté de s'enrouler en boule, ce qui réduit considérablement leur surface. Cet enroulement est provoqué par une hormone sécrétée sous l'impulsion nerveuse produite par l'impression visuelle du changement de couleur survenu dans le milieu.

Lorsqu'on place l'animal sur un fond blanc, la sécrétion se déclenche et l'hormone mise en liberté provoque l'enroulement des cellules chromatophores. La peau du triton jusqu'alors couverte d'une infinité de petites taches noires, ne sera plus parsemée que de minuscules points, d'où pâlissera. Quand le fond devient obscur, la sécrétion diminue, les cellules chromatophores se déploient à nouveau d'où assombrissement de la peau. Les changements de couleurs du caméléon sont dus à un mécanisme analogue.

Quelques mots enfin des célèbres hormones sexuelles. Sécrétées par les glandes sexuelles ou "gonades" (testicules chez les mâles et ovaires chez la femelle) à partir de l'adolescence, elles sont responsables du développement et du fonctionnement normal des organes sexuels. La puberté, elle-même, n'est pas autre chose que le déclenchement de la production d'hormones sexuelles par ces glandes. La preuve en a été donnée par différentes expériences qui consistent à provoquer artificiellement la rut chez une souris femelle ou une lapine impubère par inoculation dans le sang de l'animal d'hormones masculines ou d'extraits ovariens provenant de femelle.

les adultes. Cette expérience a même permis une application pratique intéressante. Une des hormones sécrétées par les ovaires est éliminée par l'urine de la femelle - mais seulement pendant la grossesse. On peut donc débiter avec certitude la grossesse chez une femelle présumée enceinte en injectant l'extrait de son urine à une souris femelle impubère.

C'est là que l'on trouve également l'explication de l'antique usage qui consistait jadis aux femmes stériles de boire de l'urine d'un jeune mâle. Ainsi, la médecine populaire a découvert une fois de plus la science en appliquant la thérapeutique par les hormones contre le savoir, et avant même qu'on en ait fait la découverte.

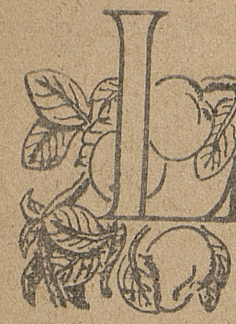
Le développement de tous les signes extérieurs du sexe, comme par exemple la barbe et la gravité de la voix chez l'homme, le plumage et le chant chez les oiseaux mâles, les éperons du coq, enfin le caractère lui-même dépendent exclusivement des hormones sexuelles. Tant et si bien qu'on peut par le simple jeu des hormones, doter un animal femelle de tous les attributs extérieurs du mâle et vice versa, ou comme on dit en langage biologique "féminiser un mâle" ou "masculiniser une femelle". On est arrivé ainsi à produire cette chose absolument ahurissante qu'est une poule ayant un plumage, des éperons et une crête de coq, ou inversement, un coq dont la crête et les éperons dégénèrent et dont le plumage se transforme en plumage de poule, à la suite d'administrations répétées d'hormone femelle.

Tout ceci, évidemment, n'est que jeu de laboratoire. Mais la nature elle-même, fait parfois des plus sauteries de ce genre. Et l'histoire de la femme à bord ou de telle championne de natation qui, un beau jour s'est vue transformée en champion n'est peut-être un canard qui a moifié car, chose curieuse, bien que chaque sexe ait ses hormones spécifiques, correspondant à ses caractères propres, la production de chaque espèce d'hormones n'est pas l'apanage exclusif d'un seul sexe. À côté d'hormones spécifiquement mâles, les organes de l'homme produisent des hormones femelles et réciproquement, ceux de la femme produisent des hormones mâles. Tout n'est qu'une question d'équilibre. Les deux espèces d'hormones ne se trouvent pas dans la même proportion chez les deux sexes. Chacun a son équilibre propre. Chez l'homme normal, il y a prépondérance d'hormones mâles. Chez la femme, prédominance d'hormones femelles. Ainsi le sexe ou tout au moins certains de ces attributs, loin d'être une chose nettement tranchée peut comporter des nuances, ce qui confirme certaines observations de la vie courante. L'équilibre hormonal peut se trouver renversé dans certains cas; et ceci explique peut-être en partie certaines inversions sexuelles. Il n'y a dans tout à s'étonner outre mesure de rencontrer parfois les grâces de la féminité sous une rude enveloppe mâle, ou au contraire l'énergie et l'agressivité viriles sous les apparences de la douceur féminine. La personne en question n'est peut-être que la victime innocente de ses hormones.

Etienne Géro



Le Diable



Le paysan restait debout en face du médecin, devant le lit de la mourante. La vieille, calme, résignée, lucide, regardait les deux hommes et les écoutait causer. Elle allait mourir; elle ne se revoltait pas, son temps était fini, elle avait quatre-vingt-douze ans.

Le médecin, élevant la voix, disait: - Honoré, vous ne pouvez pas laisser votre mère toute seule dans cet état-là. Elle passera d'un moment à l'autre!

Et le paysan, désolé, répétait: - Tout pourtant que j'ai entre mon bras, voilà trop longtemps qu'il est à faire. Le temps est long, justement. Qu'est-ce qu'il en dit, ma mère?

Et la vieille mourante, haussée encore par l'avarice normande, faisait "oui" de la tête et de l'œil, engageait son fils à rentrer son blé et à la laisser mourir toute seule. Mais le médecin se fâcha et tapant du pied:

- Vous n'êtes qu'une brute, et je ne vous permets pas de faire ça entendez-vous! Et, si vous êtes forcé de rentrer votre blé aujourd'hui même allez chercher la Rapet, parbleu! et faites-lui garder votre mère. Je te veux entendre-vous! Et si vous ne m'obéissez pas, je vous laisserai crever comme un chien quand vous serez malade à votre tour, entendez-vous?

Le paysan, un grand maigre, aux gestes lents, torturé par l'indécision, par peur du médecin et par l'amour féroce de l'épargne, hésitait, calculait.

- Combien que prend, la Rapet, pour une garde?

Le médecin criait: - Est-ce que je sais, moi? Ça dépend du temps que vous lui demanderez. Arrangez vous avec elle, morbleu! Mais je veux qu'elle soit ici dans une heure. Avez-vous compris?

L'homme se décida: - J'y vas, j'y vas; vous fâchez pas m'âieu l'médecin.

Et le médecin s'en alla, en rappelant: - Vous savez, vous savez, prenez garde, car je ne badine pas quand je me fâche moi!

Dès qu'il fut seul, le paysan se tourna vers sa mère, et, d'une voix résignée: - J'vas quéri la Rapet, pisqu'il veut, c't'homme. T'éluge point tant que je r'viens. Et il sortit à son tour.

La Rapet, une vieille repasseuse, gardait les morts et les mourants de la commune et des environs. Puis, dès qu'elle avait soulevé ses clients dans le drap dont ils ne devaient plus sortir, elle revenait prendre son fer dont elle frottait la linge des vivants.

Ridée comme un périmètre de l'autre année, méchante, jalouse, avare d'une avarice tenant du phénomène, courbée en deux comme si elle eût été cassée par l'éternel mouvement du fer promené sur ses fesses, on eût dit qu'elle avait pour l'organe une sorte d'amour monstrueux et cynique. Elle ne parlait jamais que des gens qu'elle avait vus mourir, de toutes les variétés de trépas auxquelles elle avait assisté; elle racontait avec une grande minutie de détails toujours pareils, comme un chasseur raconte ses coups de fusils.

Quand Honoré Bontemps entra chez elle, il la trouva préparant de l'eau bleue pour les verreries des villageois. Il dit: - Allons, bonsoir; ça va-t-il comme vous voulez, la mé Rapet?

Elle tourna vers lui la tête: - Tout d'même, tout d'même. Et d'vot part? - Oh! d'ma part, ça va-t-à volonté, mais c'est ma mé qui n'va point.

- Vot'mé?

- Oui, ma mé!

- Qué qu'elle a votre mé?

- Ah! ça va tourner d'l'œil!

La vieille femme retira ses mains de l'eau, dont les gouttes, bleuettes et transparentes, lui glissaient jusqu'au bout des doigts pour retomber dans le baquet.

Elle demanda, avec une sympathie croissante: - Ah! est-ce si bas qu'ça? - Le médecin dit qu'all'n'passera point la r'levée, sûr qu'all'est bas alors!

Honoré hésita. Il lui fallait quelques précautions pour la proposition qu'il préparait. Mais, comme il ne trouvait rien, il se décida tout d'un coup.

- Combien qu'vous m'prendrez pour la garder jusqu'au bout? Vous savez que j'sommes point riche. J'peux seulement point m'payer une servante. C'est ben ça qui l'a mise là ma pauvre mé à bon d'âlement. Trois d'm...

trique! travaillait comme dix, nonobstant ses quatre-vingt-douze ans. On n'en fait pu de c'te graine-là!...

- La Rapet répliqua gravement: - Ya deux prix: quarante sous l'jour, et trois francs la nuit pour les riches. Vingt sous l'jour et quarante la nuit pour l'zautres. Vo m'donneras vingt et quarante.

Mais le paysan réfléchissait. Il la connaissait bien, sa mère. Il savait bien que elle était tenace, vigoureuse, résistante. Ça pouvait durer huit jours, malgré l'avis du médecin.

Il dit résolument: - Non. J'aime ben qu'vo me fassiez un prix, là, un prix pour jusqu'au bout. J'courrais le danger d'part et d'autre, l'médecin dit qu'elle passera tantôt. Si ça s'fait tant mieux pour vous, tant pis pour moi. Ma si all' tient jusqu'à demain ou pu longtemps, tant mieux pour moi, tant pis pour vous.

La garde, surprise, regardait l'homme. Elle n'avait jamais traité un trépas à forfait. Elle hésitait, tentée par l'idée d'une chance à courir. Puis elle soupçonna qu'on voulait la jouer.

- J'peux rien dire tant que j'aurai point vu vot'mé, répondit-elle.

- V'nez-y, la vé.

Elle essaya ses mains et le suivit aussitôt. En route, ils ne parlerent point. En approchant de sa maison, Honoré Bontemps murmura:

- Si c'était fini, tout de même?

Et le désir inconscient qu'il en avait se manifesta dans le son de sa voix.

Mais la vieille n'était point morte. Elle demeurait sur le dos, en son grabat, les mains sur la couverture d'indienne violette, des mains affreusement maigres, avties, parsemées à des bords étranges, à des creux, et fermées par les rhumatismes, les fatigues, les besognes presque séculaires qu'elle avait accomplies.

La Rapet s'approcha du lit et considéra la mourante. Elle lui tâta le pouls, lui palpa la poitrine, l'écouta respirer, la questionna pour l'entendre parler; puis, voyant encore longtemps contemplée, elle sortit suivie d'Honoré. Son opinion était assise. La vieille n'irait pas à la nuit. Il demanda: Hé ben?

La garde répondit: - Hé ben, ça durera deux jours, p'têt trois. Vous me donnerez six francs, tout compris. Il s'écoula:



- Six francs! Six francs! Avez-vous perdu le sens? Hé, j'vous dis qu'all'en a pour cinq ou six heures, pas plus!

Et ils discutèrent longtemps, acharnés tous deux. Comme la garde allait se retirer, comme le temps passait, comme son blé ne se rentrerait pas tout seul dans le sillon, il consentit:

- Eh ben, c'est d'vot'mé, tout compris, jusqu'à l'heure de mourir.

- C'est d'vot'mé, tout compris.

Et il s'en alla, long pas, vers son blé couché sur le sol, sous le lourd soleil qui mûrit les moissons.

La garde rentra dans la maison. Elle avait apporté de l'ouvrage; car auprès des mourants et des morts elle travaillait sans relâche, tantôt pour elle, tantôt pour la famille qui l'employait à cette double besogne moyennant un supplément de salaire.

Tout à coup, elle demanda: - Vous a-t-on administré au moins, la mé Bontemps?

La paysanne fit "non" de la tête; et la Rapet, qui était dévote, se leva avec vivacité.

- Seigneur Dieu, c'est-il possible? J'vas quérir m'sieur l'curé.

Elle se précipita vers le presbytère, si vite, que les gamins sur la place, la voyant trotter ainsi, crurent un malheur arrivé.

Honoré, de loin vit passer le prêtre, précédé de l'enfant de chœur qui sonnait une clochette pour annoncer le passage de Dieu dans la campagne brûlante et calme. Il demanda: - Ousqui va, not'curé? Son valet, plus subtil, répondit:

- I porte l'bon Dieu à la mé, pardi.

- Le paysan ne s'étonna pas: - Ça s'pout ben, tout d'même! Et il se remit au travail.

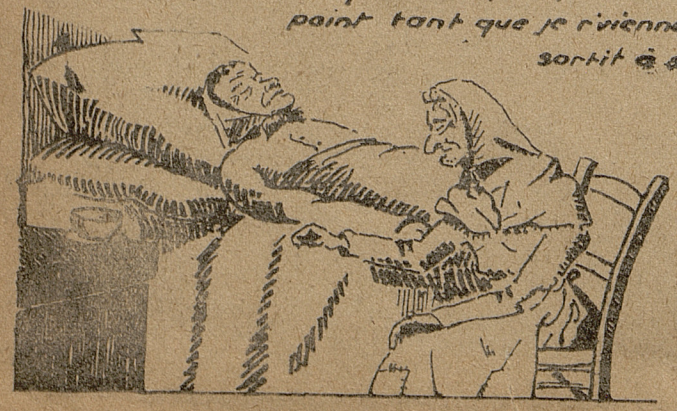
La mère Bontemps se confessa, reçut l'absolution, communia; et le prêtre s'en revint, laissant seules les deux femmes dans la chaumière étouffante.

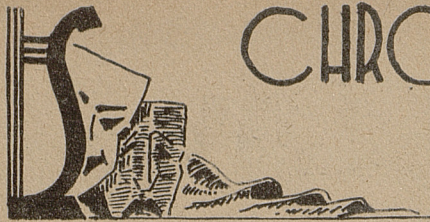
Alors la Rapet commença à considérer la mourante, en se demandant si cela durerait longtemps.

La vieille, immobile, les yeux ouverts, semblait attendre avec indifférence la mort si proche qui tardait à venir. Son haleine, courte, sifflait un peu dans sa gorge serrée.

Elle s'arrêterait tout à l'heure, et il y aurait sur la terre une femme de moins, que personne ne regretterait.

Suite page II





CHRONIQUE ARTISTIQUE

CONCERT
DU 18 JUIN
1944



est avec un vif plaisir que nous avons revu sur notre scène l'ensemble Robert Lannoy, dans un concert de variétés, genre music hall dont les numéros présentaient une agréable diversité et évoluèrent dans un cadre harmonieux réalisé par Perrin et ses dévoués collaborateurs.

Le programme comprenant, outre différentes œuvres de jazz, deux sketches l'un "Perrinette et son pot au lait" interprété par Manguessée et Normande et la courte et la troupe, l'autre "Elle lisait Marie Claire" avec Rabiller, délicieusement blonde en l'occurrence.

Nous avons eu ensuite successivement : Alexandre dans un répertoire mer-saillais fleurant bon l'ail, un tango argentin dansé par Petit et Deharo en travesti, un original numéro de cuillers rythmiques réalisé par Harold Walke.

Après l'entracte, Bertanossi et Nicolas interprétèrent un numéro de clowns, qui fit la joie des spectateurs, puis ce furent Michel Antiphara et sa guitare et Yesta chanteur de charme.

Ensuite une superbe rumba dansée par Deharo et Angèle Pizzocheri dont le travesti féminin fut très applaudi; puis notre camarade Valette, en authentique moujik, prêta son bel organe au chant des Bateleurs de la Volga.

Le spectacle se termina sur le sketch de "Marie Claire" déjà cité, et des applaudissements unanimes saluèrent tous nos camarades de l'orchestre et de la Troupe, qui nous avaient une fois de plus brillamment divertis.

André Ducaffy

Nous ne voulons pas terminer cette chronique sans saluer une dernière fois, nos camarades Rabiller et Berthier, qui ont le bonheur de rentrer en France.

Le Théâtre perd en eux, deux éléments incomparables et nous ressentons tous amèrement le vide qu'ils laissent au stalag, car ils furent avant tout des amis d'un dévouement intarissable.

Nos vœux et notre gratitude les accompagnent.

A.D.

Le Diable. suite et fin.

À la nuit tombante, Honoré rentra. S'étant approché du lit, il vit que sa mère vivait encore, et il demanda :

- Ça va-t-il? comme il faisait autrefois quand elle était indisposée.

Puis il renvoya la Rapet en lui recommandant : D'main, cinq heures, sans faute.

- Elle répondit : D'main, cinq heures.

Elle arriva, en effet, au jour levant. Honoré, avant de se rendre aux terres mangeait sa soupe, qu'il avait faite lui-même.

- La garde demanda : - Eh ben, vol'mé a-t-ell' passé?

Il répondit, avec un pli malin au coin des yeux :

- Il l'a plutôt mieux. Et il s'en alla.

- La Rapet, saisie d'inquiétude, s'approcha de l'agonisante, qui demeurait dans le même état, oppressée et impassible, l'œil ouvert et les mains crispées sur sa couverture.

- Et la garde comprit que cela pouvait durer deux jours, quatre jours, huit jours einsi; et une épouvante étreignit son cœur d'avance, tandis qu'une colère furieuse la soulevait contre ce finaud qui l'avait joué et contre cette femme qui ne mourait pas.

Elle se mit au travail néanmoins et attendit, le regard fixé sur la face ridée de la mère Bontemps.

Honoré revint pour déjeuner; il semblait content, presque go-guenard puis il repartit. Il rentra son blé, décidément, dans des conditions excellentes.

La Rapet s'exaspérait; chaque minute écoulée lui semblait, maintenant du temps volé, de l'argent volé. Elle avait envie, une envie folle de prendre par le cou cette vieille bourrique, cette vieille tête, cette vieille obstinée, et d'arrêter, en serrant un peu, ce petit souf- fle rapide qui lui volait son temps et son argent.

Puis elle réfléchit au danger; et, d'autres idées lui passant par la tête, elle se rapprocha du lit. Elle demanda :

- Vous avez-t-il déjà vu l'Diable?

La mère Bontemps murmura : - Non.

pour terroriser son âme débile de mourante :

Quelques minutes avant qu'on expirât, le diable apparaissait soit-elle, à tous les agonisants. Il avait un balai à la main, une mitre sur la tête, et il poussait de grands cris, quand on l'avait, c'était fini on n'en avait plus que pour peu d'instant. Et elle en-rait tous ceux à qui le Diable était apparu cette année-là : Jos'ph, Loisel, Zulalie Rahier, Sophie Padagnon, Séraphine Gropied.

La mère Bontemps, émue enfin, s'agitait, remuait les mains, essayait de tourner la tête pour regarder au fond de la chambre.

Soudain la Rapet disparut au pied du lit. Dans l'armoire, elle prit un drap et s'enveloppa dedans; elle se coiffa de la marmita, dont les trois pieds courts et courbés se dressaient ainsi que de trois cornes. Elle saisit un balai de sa main droite et, de la main gauche, un seau de fer-blanc, qu'elle jeta brusquement en l'air pour qu'il retombât avec bruit. Il fit, en heurtant le sol, un fracas épouvantable; alors, grimpée sur une chaise, la garde souleva le rideau qui pendait au bout du lit, et elle apparut, gesticulant, poussant des clameurs aiguës au fond du pot de fer qui lui cachait la face, et menaçant de son balai, comme un diable de guignol, la vieille à bout de vie.

Eperdue, le regard fou, la mourante fit un effort surhumain pour se soulever et s'enfuir; elle sortit même de sa couche ses épaules et sa poitrine; puis elle retomba avec un grand soupir. C'était fini.

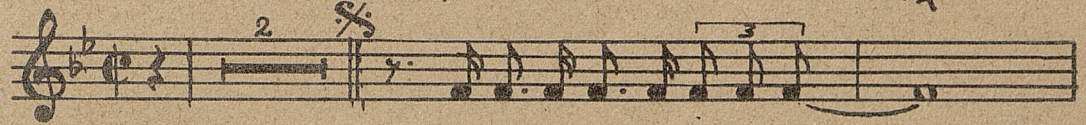
Et la Rapet, tranquillement, remit en place tous les objets. Puis, avec les gestes professionnels, elle ferma les yeux énormes de la morte, posa sur le lit une assiette, versa dedans l'eau du bénitier, y trempa le buis cloué sur la commode et, s'agenouillant se mit à réciter avec ferveur les prières des trépassés qu'elle savait par cœur, par métier.

Et quand Honoré rentra, le soir venu, il la trouva priant, et il calcula tout de suite qu'elle gagnait encore vingt sous sur lui, car elle n'avait passé que trois jours et une nuit, ce qui faisait en tout cinq francs, au lieu de six qu'il lui devait.

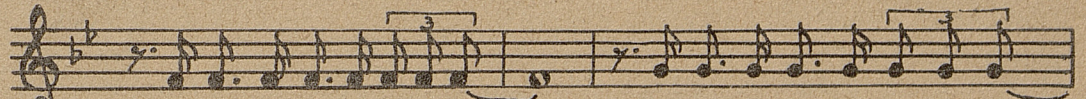
DANS UN COIN DE MON PAYS

MUSIQUE DE BRUNO COQUATRIX

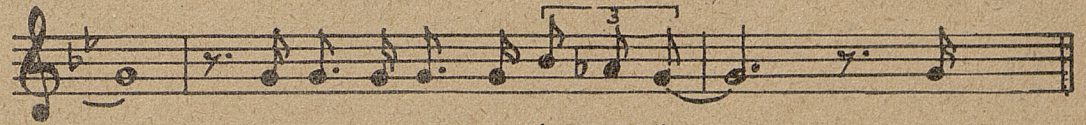
PAROLES
DE
JEAN FELINE



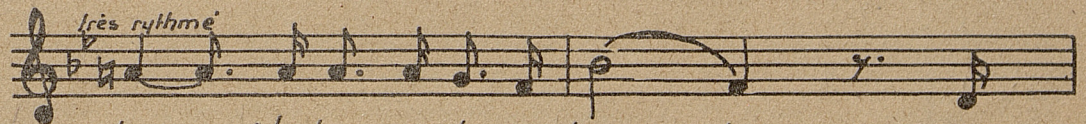
Tu es parti pour le voyage



Adieu famille adieu voisins — Adieu le clocher du village —



Tu chan-te-ras sur ton chemin — Et



tout — le long de la grand rou — te, Ton



coeur — ne per - dra pas l'es - poir Ja -



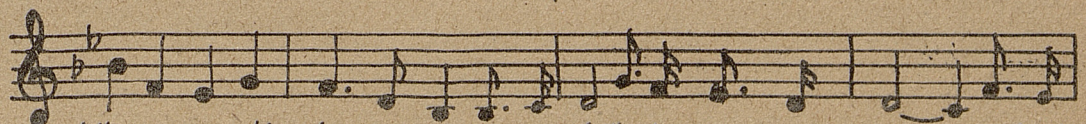
mais — de pleurs ja-mais de dou - te Tu



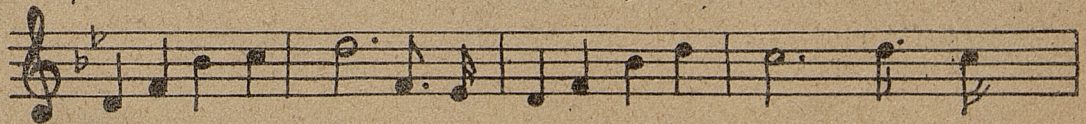
peux — te di - re cha-que soir: Dans un



coin de mon pays — , U - ne fil-le me sou - rit U - ne



fil-le au cœur bien ten-dre U - ne: fill qui saura m'at - ten - dre Elle et

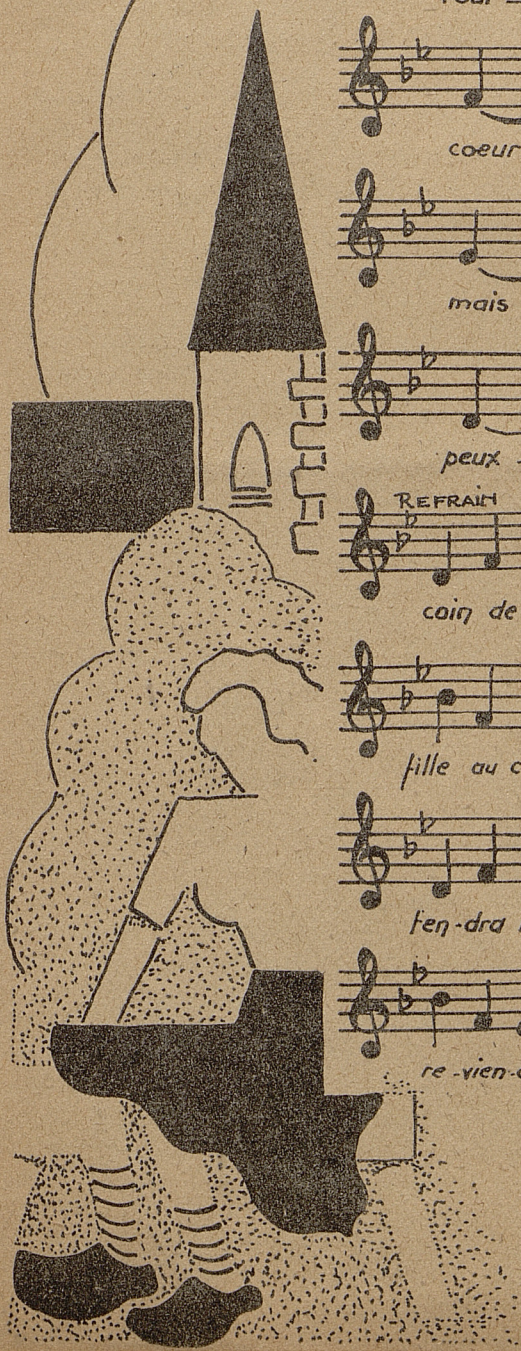


ten-dra mon re - tour car je re-vien-drai un jour, Et je



re-vien-drai la pren - dre car cet-te fill', c'est mes a - mours. - mours.

Dis toi quand tu penses à ta belle
Elle m'aime avec fidélité
Puisqu'elle m'aime je n'aime qu'elle
Buvons un verre à sa santé
Je ne suis pas seul en ce monde
Et quelque part dans mon pays
Je connais une tendre blonde
Qui boit à ma santé aussi. Au Refrain



C EST BON D'ÊTRE ENTIÈREMENT
LÉGER, C'EST BON D'ÊTRE LIBÉRÉ DE
TOUTES LES TÂCHES DE LA VIE. GAÏS,
CHANTANTS, LE COL ARRACHÉ DE LA
CHEMISE ! OUI, MÊME PARMİ LES ÂMES, JE
CROIS QU'ON RECONNAÎTRA A LEUR AIR CEUX-
LÀ QUI SONT MORTS À PLEINE POITRINE,
EN PLEINE JEUNESSE.

UNE ÂME DE VINGT ANS, C'EST CELA
QUI FLAMBE DANS LE SOLEIL DE DIEU !

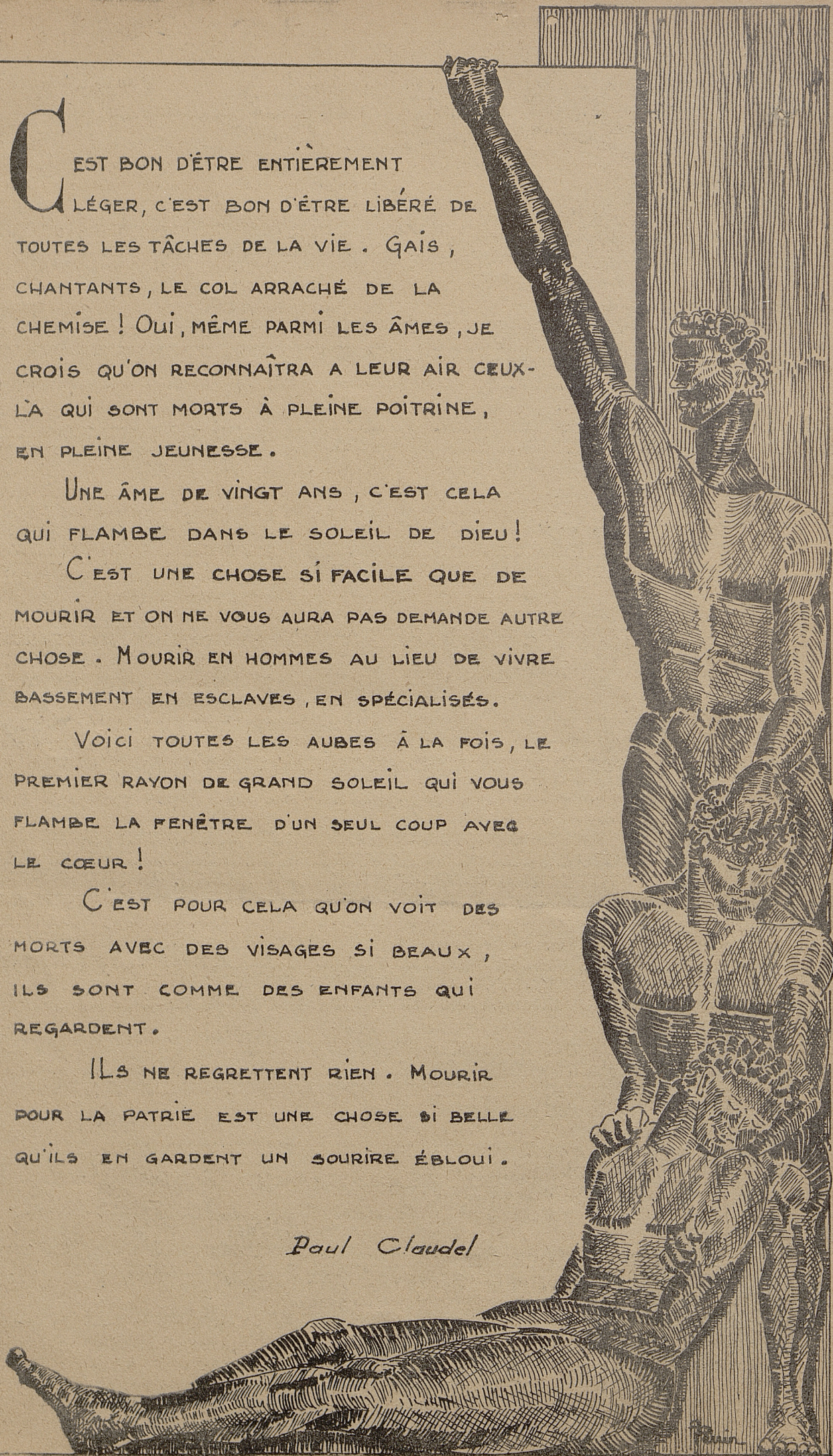
C'EST UNE CHOSE SI FACILE QUE DE
MOURIR ET ON NE VOUS AURA PAS DEMANDE AUTRE
CHOSE. MOURIR EN HOMMES AU LIEU DE VIVRE
BASSEMENT EN ESCLAVES, EN SPÉCIALISÉS.

VOICI TOUTES LES AUBES À LA FOIS, LE
PREMIER RAYON DE GRAND SOLEIL QUI VOUS
FLAMBE LA FENÊTRE D'UN SEUL COUP AVEC
LE CŒUR !

C'EST POUR CELA QU'ON VOIT DES
MORTS AVEC DES VISAGES SI BEAUX,
ILS SONT COMME DES ENFANTS QUI
REGARDEMENT.

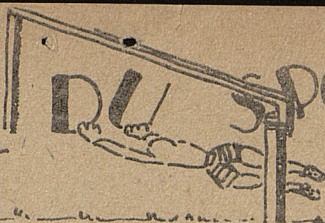
ILS NE REGRETTENT RIEN. MOURIR
POUR LA PATRIE EST UNE CHOSE SI BELLE
QU'ILS EN GARDENT UN SOURIRE ÉBLOUI.

Paul Claudel





SOUS LE SIGNE DU SPORT...



16 Juillet 1944



La Fête sportive organisée au stalag, le dimanche 16 juillet connut un beau succès. Le temps, qui bouda une bonne partie de la journée, faillit bien compromettre irrémédiablement la réussite de l'entreprise; la courte mais violente averse qui tomba au début de l'après-midi nous donna d'assister à un 100 mètres collectif que les organisateurs n'avaient pas prévu.

La fête comportait un programme très électric. En guise de prélude, le matin à dix heures, dans la salle de la bibliothèque, nous assistâmes aux finales du tournoi de ping-pong, qui donnèrent lieu à des parties très disputées. Comme prévu Tomic gagna brillamment la finale du tournoi de 1^{ère} Série, tandis que Hill en battant Sacha enlevait celui de 2^{ème} série. Au cours de la finale de 1^{ère} série, notre camarade Xesch ayant gagné les deux premiers sets, se laissa subjugué et remonter par Tomic qui enleva aisément les trois derniers sets; Xesch perdit là une belle occasion de cueillir une victoire. Cependant, il est juste de reconnaître que les meilleurs ont gagné.

L'après-midi, vers trois heures tout le Stalag s'était donné rendez-vous sur le terrain de sport. Une foule compacte garnissait le pourtour du terrain sur plusieurs rangs d'épaisseur.

L'Orchestre Robert Lannoy ouvrit le bal et assura les relais entre les différentes épreuves. Il contribua dans une large mesure au succès de la fête en créant une atmosphère sympathique.

Avant de commencer les manifestations sportives, une minute de silence à la mémoire des morts fut religieusement observée par la foule au garde à vous, avec une impressionnante unanimité.

Une épreuve de Cross-country marquait le début du programme proprement sportif. Neuf partants s'alignèrent au départ pour un parcours d'environ 1300 mètres et comportant deux passages devant la tribune. Menant la course d'un bout à l'autre, Broeset enleva facilement la première place, suivi d'assez près par Woodbridge. Ces deux coureurs furent les seuls à faire une course convenable. Les autres eurent le mérite de terminer la course, mais avec un retard très considérable sur les premiers. J'ajouterais d'ailleurs que la plupart d'entre eux n'ont aucune prétention dans ce genre de sport.

Attraction, indiquait le programme! Ce fut un match humoristique et les foues à souhait qui entretenirent pendant un bon moment une franche hilarité. L'entrée de l'arbitre, en l'occurrence "Norton", avec un gros bouquin sous le bras, ne manquait pas d'originalité.

Le plat de résistance, si j'ose dire, comportait deux grands matchs de foot-ball qui nous tinrent en haleine pendant près de trois

heures. Ces matchs se déroulèrent avec correction et un esprit sportif auquel il est juste de rendre hommage.

Le premier match opposait les rouges (capitaine Lacy) et les jaunes (capitaine Foglia). Le résultat 4 à 1 est quelque peu flatteur pour les rouges qui méritèrent, certes leur victoire mais pour être juste, on doit dire que la matche ne desservit fréquemment les jaunes. Dans l'ensemble, le match aurait été assez terne, sans un certain nombre de tirs personnels de Foglia et de Lacy.

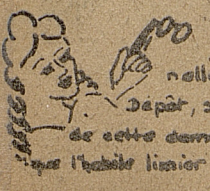
Le deuxième match eût pu être un fort beau match sans une disproportion flagrante dans la composition des équipes. Les bleus, commandés par Sacha, l'emportèrent facilement par 4 buts à 0 contre les blancs. L'activité incessante de Lazzarini capitaine des blancs, le trio du goal Pozzo, le courage de Berne devaient fatalement émietter devant une équipe comprenant Sacha, Jock, Fred, Edonan, Mirko, Ourtaud etc. Les blancs ne pouvaient que limiter les dégâts, ils s'en tirèrent à leur honneur.

Le match était à peine terminé que déjà la foule se ruait vers le ring installé près de la baraque 5. Une série de 6 combats, tous magistralement arbitrés par un ex-finaliste du championnat d'Europe des poids moyens, figurait au programme.

Quelques matchs présentèrent un intérêt certain. Pour ménager les susceptibilités, les organisateurs avaient décidé de ne pas prononcer de dévotion. Lacy et Foglia nous donnèrent une jolie séance de fentes, d'esquives, de bases rapides, peut-être par trop amicale. Deboutay et son partenaire Killik prirent la chose au sérieux et dans les règles de l'art, sans chique, nous firent une démonstration affrayante. L'exhibition de Lazzarini fut suivie avec intérêt et nous prouva qu'il savait "y taper", le gaillard flingué et Lecorne terminèrent la série par un match sérieux et fort plaisant à voir.

Pour terminer, signalons, et cela à bon titre portance, que la quête faite parmi les nombreux spectateurs, rapporta une somme rondelette destinée aux œuvres d'entraide du Stalag. Une somme d'environ 300 RM. fut remise à l'Œuvre d'entraide française.

Tous nos compliments aux dynamiques réalisateurs de cette journée sportive.



Au moment de mettre sous presse nous nous sommes aperçus que le manuscrit du Chapitre III de notre roman feuilleton "Coeur fendu" nous avait été adroitement subtilisé par une main criminelle. Les soupçons de l'auteur, Eugène, qui, atteint de neurys froides, a été admis à l'infirmerie spéciale du Dépôt, se portent sur Madame Abondance des Richesses, de grande envernie. Nous mêmes, sommes enclins à croire à la culpabilité de cette dame. C'est pourquoi nous avons chargé l'illustre détective Maïss-k-Fay de débrouiller cette affaire. Nous sommes persuadés que l'habile limier arrivera à ses fins et que dans notre prochain numéro vous pourrez lire la suite des aventures de la Marquise de Ousecourdes.



HUMOUR JEUX



A une audience correctionnelle comparait une marchande de vins, accusée d'avoir baptisé ses bouteilles "à emporter".

- Vous n'ignorez pas, lui dit le Président, que c'est un délit que de livrer du vin qui ne pèse pas le nombre de degrés indiqué sur le verre.

- Monsieur le président, se défendit l'inculpée, ce n'est pas moi qui ai mis de l'eau dans les litres, c'est mon garnement de fils, un galopin de huit ans. D'ailleurs, il est dans la salle. Vous pouvez l'interroger. Il vous dira lui-même! Arthur, tu es là?

- Oui, monan!

- Approchez, mon enfant, ordonna le Président. Flons, on vit s'avancer un gosse, tout rouge et fort intimidé, à qui la barre arrivait au menton, tandis qu'il tournait dans ses mains rouges une petite casquette à carreaux.

- C'est toi qui a mis de l'eau dans les bouteilles, demanda le Président.

- Oui m'sieu! c'est moi, avec des camarades!

- Et pourquoi mettez-vous de l'eau dans les bouteilles?

- M'sieu! C'est qu'on jouait au marchand de vins!

Un préfet vint à Paris, accompagné de sa jeune femme.

Trop occupé, il la confia, un soir, à son secrétaire pour la mener au théâtre. Il revint chez lui, très avant dans la nuit, et ne trouva pas sa femme rentrée et couchée comme il le supposait.

Inquiet, il appela en vain, ouvrit toutes les armoires, tous les placards. Il inspecta le dessous de son lit, craignant un drame.

Au petit jour, sa femme n'étant pas encore rentrée, il n'y tint plus et courut chez le commissaire de police auquel il exposa les faits:

- J'ai fouillé la maison de fond en comble, ouvert les placards, les armoires... J'ai regardé sous tous les meubles...

- Quez-vous pensez à regarder sous le secrétaire? interrogea le commissaire.

De Boileau, cette énigme:

Durepos des humains, implacable ennemie,
J'ai rendu mille amants envieux de mon sort;
Je me repais de sang et je trouve la vie
Dans les bras de celui qui recherche ma mort.

Le mot est "puce"



Tu vois, c'est lui qui a mangé tous nos rutabagas...

Mots croisés

Solutions du problème précédent

HORIZONTALEMENT - 1. cachexie - Ariane - Les - Reo - No - Pu in - Enorme - Serien - Arc - Y - Art - Nive - Isle - Rugi - Due - Beam - Ez - Gense - Symphe - Sic.

VERTICALEMENT - 1. coriaces - Arène - Suay - Cid - rale - He - Bire - Gp - En - Net - Batt - Xenon - rene - Or - Huas - El - Halqres - Speruif - Su - ce - W.C.

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11
I	R	O	M	A	N						
II											
III	S	T	A	T	U	E					
IV											
V											
VI											
VII											
VIII											
IX											
X											
XI	S										

HORIZONTALEMENT - 1. se dit d'un cercle comme d'un portail - Ont le courage de...

2. Manière de voir raillée par Napoléon.

3. Monument - Police de nuit.

4. A la suite des dizaines, centaines et au-dessous - Participe d'un verbe bien connu des magistrats (fem.)

5. Sigle d'Association - Tranche de poisson (anagr.)

6. Dans un pont de Paris - Généralement accompagné de rien - Eut en mains.

7. De grâce (paraît-il?) - presque du stuc - le jaune y est roi - Préfixe qui s'ajoute à l'un des Philippos - Erablit.

9. Anse - Extraordinaire.

10. Fin de Verbe - Torture.

11. Deuxième service - Chimiste belge (1813-1891)

VERTICALEMENT - 1. Chargés de legs testamentaires.

2. Ancien peuple de Thrace - Pas indiquée pour les vacances

3. Poudre d'artifice - Coule en Russie.

4. Populairement: jeune fille - ceux qui n'en manquent pas, ne vont pas avec le dos de la cuillère.

5. Simple

6. Chère

7. Epelée: Heros d'une chanson de gestes

8. il en faut pour un traité.

9. Chaque point d'un cercle Test par rapport au centre

10. Foule - ne pas - malgré sa gorge, il ne l'enrhumé pas.

11. Canopés à 2 places (3 mots)

